

ver une place où j'aurais pu travailler pour vous tous ; mais je n'osais lui en parler. Mon imagination s'élevait à l'idée de ce que je pourrais accomplir, et mon plus grand bonheur eût été d'être à même, par mon travail, de vous procurer à tous une existence convenable, d'alléger ainsi le fardeau qui accablait mon père ; mais je n'avais pas le courage de le lui proposer. Je craignais que dans l'état désespéré où il était il ne s'alarmât trop vivement. Il aurait pensé aussitôt que nous connaissions déjà le besoin. Enfin il devint évident pour moi qu'il faudrait bientôt prendre une résolution ; et, sans en avertir mes parents, j'essayai d'accomplir mon projet. Je vis dans le journal qu'une maison de commerce demandait un commis, et je me présentai ; je le fis en tremblant ; je ne fus pas tout à fait éconduit, mais je rencontrai des obstacles auxquels je n'avais pas songé. La maison était solide, riche et très-soignée de ses intérêts. Je pensai que je pourrais leur convenir, car je me savais capable de remplir cet emploi, et j'aurais servi leurs intérêts avec une ardeur infatigable ; mais ils demandaient à prendre auprès de celui qui m'avait déjà employé des renseignements sur ma capacité. Vous pouvez imaginer l'embarras où je me trouvais. Immédiatement après arriva notre malheur.

CROQUIS DE VOYAGEURS.

Au moment où par genre ou par goût, par raison de santé, ou autres, tout le monde se déplace, esquissons quelques profils de voyageurs.

Ce qu'on rencontre de plus curieux en voyage, c'est le voyageur.

Le voyageur, c'est l'homme sous un jour particulier ; il cesse d'être lui. Le voyage le transforme, et quelques fois le déforme, du tout au tout. Il y a des gens qui ont le chemin de fer tapageur. On voit des avarès à domicile devenir tout à coup prodigues sur le pont d'un steamer ; des paresseux fielles montrer une activité fiévreuse. Tel qui passe pour charmant à la ville, qui est doux, réservé, timide, si vous le transportez en diligence, devient bavard, éhonté, cynique. Il voyage... et rentre dans les types que nous allons essayer de crayonner.

AXIOME : — Tout homme qui voyage devient forcément égoïste.

No 1. — *Le Monsieur qu'on prend en route.* Vous êtes deux dans un compartiment, il fera le troisième ; vous êtes sept il fera le huitième. Aussi est-il toujours accueilli avec mauvais humeur.

Tout honteux de son audace il se fait petit, mode-te, demande pardon pour passer. Quelques fois, pour se faire tolérer, le pauvre diable qui se sent importun hâse une plaisanterie sur la situation, telle que :

« A la guerre comme à la guerre, » ou « les harpons passent se courent en mieux. » Avancées perdues ! on le boade. Avant une heure personne ne lui adresse la parole : c'est un intrus.

Il faut que la nécessité m'y pousse impitoyablement pour que je me décide à braver la haine de gens déjà installés dans un véhicule quelconque.

2. — *Le voyageur bavard.* — Il ne tient pas à ce qu'on lui réponde, il parle, il parle sans relâche et cela lui suffit. C'est lui qui vous raconte les jolies choses suivantes :

« — Fameuse invention que le chemin de fer ! Autrefois on mettait quatre jours pour aller de Québec à Montréal ! vous n'avez pas connu ce temps là vous ! vous êtes trop jeune (*séduant*) joli défaut que je voudrais bien encore avoir ! ... oh ! les beaux bles ! fameuse campagne par ici ! ... bien cultivée ! ... chez nous on laboure avec des taureaux ! — oh ! oui nous sommes dans le siècle du progrès ... voilà qu'on introduit le téléphone partout à présent... j'aimerais bien à voir cette invention là... il faut que le fil télégraphique soit creux. (hilarité générale)

Le bavard comprend qu'il a dit une sottise mais il pour-uit quand même jusqu'à destination.

3o. — *Les voyageurs de précaution.* — La femme assise en face du mari, commence par étaler un mouchoir sur ses genoux ; c'est la nappe. Puis de son sac elle sort du jambon, du fromage, des pommes, du pain et le repas commence. Ils mangent bruyamment, salement, sans fourchettes et quelques fois sans couteaux, boivent à même la bouteille et font voler leurs miettes sur leurs voisins.

Le repas se termine par un gros soupir d'aise suivi de l'exclamation ;

— Ah ! ça va mieux maintenant !

On les flanquera par la fenêtre.

4o. — *Le voyageur mécontent.* — Une minute de retard ... je n'ai jamais vu d'administration pareille ! ... Il n'y a qu'ici...

J'ai été partout, en Amérique ! en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie ... tout ça est réglé ! Monsieur ! ... tout ça marche ... monsieur ! à la bonne heure ! ... mais ici ! ... onais !!!

C'est comme les hôtels ! y en a-t-il un seul habitable dans ce pays ? Et vos buffets ! ... où on vous fait payer douze sous un verre de Porter ! ... c'est honteux, monsieur ! —

5o *Ceux qui se content leurs petites affaires tout haut* —

— Qui est-ce qui se couchera en arrivant ?

— C'est moi !

— Tu es fatigué n'est-ce pas ? tu n'aurais pas dû monter aux tours.

— Je voulais voir la rue ; la tête m'a tournée comme si que j'eusse été en fête.

— Tu avais bien un peu bu ?

— Oui chez Chopinel mais j'avais trop diné, c'est ce qui m'a fait mal.

— Où étions-nous il y a huit jours à cette heure-ci ?

— Il y a huit jours ? Attends... A cette heure-ci ? ... Attends... nous étions... etc., etc.

LES DEUX MENDIANTS.

Deux descendants de Job mendiant côte à côte, assis sur les pierres du chemin ; mais chacun d'eux s'était fait une solitude, et les gémissements de son voisin étaient pour son oreille comme le bruit du vent. Une seule fois ils s'étaient adressé la parole.

— Où est ta famille ? avait demandé le plus jeune à l'autre.

— Cherche ou sont les nuées qui passaient au ciel ce matin ! avait répondu le mendiant ; mais toi même, que sont devenus tes parents ?

— Ce que deviennent les tourbillons de poussière qu'emporte l'orage, avait-il répliqué.

Et, après ces mots, tous deux étaient rentrés dans le fort de leur égoïsme.

Cependant ils se sentirent à la fin vaincus par la douleur, et ne trouvant pas d'appui sur la terre, ils regardèrent plus haut.

Un jour, l'un d'eux, presse par la faim, se rappela la prière apprise dans son enfance et se mit à dire : *Ayez pitié de moi, ô notre Père qui êtes aux cieux !*

L'autre se retourna à ces mots, et, comme un voyageur qu'une lumière éclaire tout à coup dans la nuit, il s'écria :

— Si nous avons un père commun dans le ciel, nous sommes tous frères et nous devons nous secourir et nous aimer !

En parlant ainsi, il prit dans son sac de toile la nourriture de sa journée, et rompit avec son compagnon le pain d'alliance.

—o:—

Un jour sur la rue St. Paul, deux messieurs causaient. L'un était un grand spéculateur, développant le plan d'une affaire magnifique ; l'autre, un capitaliste ébloui, en train de mordre à l'hameçon. Il hésitait encore ; mais il allait céder.

Après de ces deux messieurs s'arrêtèrent deux gamins de dix à douze ans. Ils considèrent le magasin du marchand de tabac du coin, et l'un d'eux s'écrie :

« Nom d'une pipe je voudrais bien fumer un sou de tabac.

— Eh bien ! fit l'autre, achète pour un sou de tabac.

— Parbleu ! le malheur sait que je n'ai pas le sou.

— Tiens, j'ai deux sous, moi !

— Bon ! juste mon affaire : un sou de pipe et un sous de tabac.

— Eh bien ! et moi ?

— Toi ? ... tu feras l'actionnaire, tu cracheras.

Ce fut un trait de lumière. Le capitaliste prit la fuite en mettant les mains sur ses poches après en avoir tiré une piastre qu'il jeta aux gamins ébahis.

..*

Faire à la hâte une affaire importante, c'est courir la poste sur un âne.

Le mot de l'énigme du numéro 7 est *Poudre à tirer.*

M. JEAN BUREAU, FILS, 166 rue St. Olivier, Québec, est notre seul Agent pour la ville et le district de Québec, et il est autorisé à recevoir tout argent et abonnements pour le *Journal pour tous*.